

Le chant des sirènes
Family Viewing

Gérard Grugeau

Numéro 36, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22172ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1987). Compte rendu de [*Le chant des sirènes / Family Viewing*]. *24 images*, (36), 24–25.

LE CHANT DES SIRÈNES

FAMILY VIEWING

Gérard Grugeau



PHOTO: JAKE DUFRESNE

Atom Egoyan et Wim Wenders se partageaient le Prix Alcan décerné par l'Association québécoise des critiques de cinéma pour le meilleur long métrage présenté au Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal.

Deux films issus de ce qui semble désormais convenu d'appeler la «nouvelle vague» du cinéma canadien anglais, amorcée par des cinéastes comme Leon Marr (*Dancing in the Dark*) et Anne Wheeler (*Loyalties*), ont particulièrement retenu l'attention lors de leur présentation dans le cadre du 16^e Festival du nouveau cinéma de Montréal. Deux films de facture originale — *Le chant des sirènes* et *Family Viewing* — qui, au-delà des apparences, partagent un certain nombre de points communs, tant au niveau de leurs conditions de production et de leur thématique que de leur traitement cinématographique.

La solitude du cinéaste indépendant de fonds

Réalisés avec des budgets modestes (350 000\$ dans le cas de Patricia Rozema et moins de 100 000\$ pour Atom Egoyan) et grâce au soutien de diverses institutions, *Le chant des sirènes* et *Family Viewing* attestent aujourd'hui de la vitalité d'un cinéma d'auteur canadien, indépendant des structures de production traditionnelles. «Il y a toujours deux façons de faire les choses», pourrait-on dire en paraphrasant certains personnages du film de Egoyan, toujours prêts à justifier leurs motivations. Donc, aussi deux façons de filmer: soit en suivant son instinct, soit en acceptant une part de compromis. Suite à la vente de son premier long métrage *Next of Kin*, au réseau de télévision CBC, Atom Egoyan aurait très bien pu viser un créneau commercial pour son nouveau projet. Or, il n'en a rien fait, préférant à nouveau assumer la solitude du cinéaste indépendant. Cette démarche, à laquelle Patricia Rozema souscrit elle aussi avec cependant moins de rigueur — nous verrons tout à l'heure pourquoi — relève, bien sûr, de part et d'autre, d'une profonde exigence morale face à l'exploration des voies de la création, que ce soit sur le plan de la forme ou du contenu. Du fait de l'impressionnant succès critique et public remporté par *Le chant des sirènes* (consécration internationale avec une diffusion du film assurée dans plus de 30 pays) et par *Family Viewing* (Prix du meilleur film canadien au Festival of Festivals de Toronto), Rozema et Egoyan abordent maintenant leur avenir de créateur avec de nouvelles cartes en mains. De vastes perspectives s'ouvrent à eux. Et, c'est sur cet espace de liberté aussi stimulant qu'angoissant qu'ils devront déployer à nouveau «les ailes du désir».

Désacralisation de l'autorité, sexualité et création

Malgré un recours commun à l'humour — noir et cynique chez Egoyan, fantaisiste et absurde chez Rozema — à première vue, rien de plus disparate que ces deux films



Arsinee Khanjian et Aidan Tierney (le fils) dans *Family Viewing*

illustrant certaines des préoccupations de l'Autre solitude. Et pourtant, plusieurs thèmes se recourent. *Le chant des sirènes* et *Family Viewing* traitent entre autres, chacun à leur manière, du rapport à l'autorité. Polly, jeune secrétaire temporaire, en apparence insignifiante, ne réalisera sa valeur en tant qu'être humain et en tant qu'artiste qu'après avoir démythifié Dieu, représenté par la directrice d'une galerie d'art, Gabrielle St-Peres (Dieu le Père et son messager réunis) et Mary Joseph (père et mère du Christ) forment avec Polly une sorte de Trinité revisitée malicieusement par Patricia Rozema, à une époque où l'art s'apparente de plus en plus à une nouvelle religion avec ses rites, son décorum et son langage propres. Ce rejet de l'autorité paraît néanmoins quelque peu compromis par la dernière scène du film, qui voit la réconciliation maladroite des trois personnages. En introduisant la notion de pardon (produit d'une morale) et en se soumettant à une nouvelle forme d'autorité — l'adhésion du public obtenu par le «happy end» — Patricia Rozema affaiblit un propos que se voulait subversif.

Même tentative de désacralisation chez Egoyan, dirigée cette fois contre l'image du père. Difficile d'aborder cet aspect de *Family Viewing* sans en souligner le contenu profondément oedipien. En effet, non seulement Van, le protagoniste du film, dépossède-t-il le père de sa virilité en lui dérobant son matériel vidéo, qui permet à celui-ci d'effacer physiquement son passé par une mise en scène perversive de sa sexualité, mais aussi va-t-il jusqu'à «tuer» le père pour reconstituer le noyau de la famille autour de la mère et de la grand-mère. Par ailleurs, la relation qui est établie entre Van et Aline est exempte de toute connotation sexuelle, comme s'il y avait là une impuissance à donner corps au désir. Polly, dans *Le chant des sirènes* représente aussi un personnage peu éveillé à la sexualité. Dans son cas, la cellule familiale a volé en éclats depuis la mort de ses parents. De son propre aveu, Polly se dit vierge et elle semble se réfugier dans une sexualité passive associée au voyeurisme. À travers son art, elle photographie des instantanés de la passion amoureuse absente de sa propre vie (scène du couple)



Patricia Rozema

L'éclatement du récit filmique

Le chant des sirènes et **Family Viewing** jouent l'un et l'autre sur différents niveaux d'écriture. Tournant le dos à la linéarité du récit conventionnel, Atom Egoyan élabore pas à pas une structure narrative à la logique implacable qui utilise plusieurs «générations d'images» que le jeune

Polly et Gabrielle (Paule Baillargeon), **Le chant des sirènes**

et, quand elle réalisera le type de relation privilégiée qui unit Gabrielle et Mary, elle se retrouvera à nouveau en position de voyeur, cette fois derrière un écran vidéo. La technologie apparaît donc aussi bien dans **Family Viewing** que dans **Le chant des sirènes** comme un substitut à une sexualité refoulée, pervertie ou sublimée. Ou encore, plus spécifiquement dans le cas de Egoyan, comme le nouveau Dieu d'une société aliénée qui a bradé sa mémoire et dilué son identité pour se retrancher derrière les écrans glacés de la communication artificielle. Armen, la grand-mère que Van sortira du foyer dans un élan d'humanité, symbolise bien sûr le lien à l'enfance, au passé perdu depuis le départ de la mère. Livrés à eux-mêmes, sans véritables racines, les personnages de Egoyan et de Rozema cherchent à se forger une identité, Van en renouant avec la culture et la mémoire des siens ainsi qu'avec des émotions, Polly en se consacrant corps et âme à la création. Guidée par le chant de ses sirènes intérieures, Polly veut que cette création soit la plus vraie possible, dépouillée de toutes fausses prétentions pseudo-intellectuelles. Cette notion d'intégrité dans la démarche créatrice, qui était déjà le moteur des choix de production que se sont imposés les deux cinéastes, et que Patricia Rozema pousse jusqu'au bout en faisant le thème central de son film, se reflète également dans l'utilisation du médium cinématographique.

Polly (Sheila McCarthy) dans **Le chant des sirènes**David Hemblen (le père) dans **Family Viewing** de Atom Egoyan

cinéaste oppose aux générations familiales: film en 16mm aux couleurs plus chaudes pour les séquences avec la grand-mère, images sur ruban vidéo 1po avec transfert de la copie maîtresse sur pellicule 16mm pour les scènes d'appartement à la tonalité bleutée et clinique, et «home-movies», images ternies d'un passé révolu, tournées à partir d'un moniteur, et des diverses images de documentaires ou de feuilletons télévisés, instrument d'une véritable aliénation généralisée. Chaque médium employé par Egoyan devient donc en quelque sorte un prolongement métaphorique de la dynamique interne d'une famille disloquée en voie de restructuration. Refusant toute concession, le cinéaste privilégie, par ailleurs, une direction d'acteurs distancée qui vient enrichir la cohérence de son univers glacé et saturé d'images. La mise en scène se trouve ainsi subtilement en retrait des émotions au même titre que les personnages.

De son côté, Patricia Rozema joue, par contre, à fond la carte du film d'acteurs. **Le chant des sirènes** est, en effet, avant tout la rencontre d'une remarquable comédienne avec un rôle exigeant. Dotée d'un physique à la Buster Keaton, dont le sourire se serait décroché, et d'une rousse espièglerie à la Shirley McLaine, Sheila McCarthy est éblouissante de drôlerie et de naturel. Contrairement au film d'Egoyan, qui brouille machiavéliquement les pistes de la conduite du récit insécurisant le spectateur, **Le chant des sirènes** est narré du seul point de vue de Polly. Patricia Rozema donne néanmoins une consistance subtile à sa trame narrative en recourant à trois procédés visuels différents. À la confession de son héroïne filmée en vidéo (images à la définition grossière et disgracieuse qui, en accentuant les traits physiques de Sheila McCarthy, rendent le personnage encore plus touchant et vulnérable) s'opposent le récit lui-même, présenté en de longs flashes-back, et les séquences oniriques en noir et blanc, habitées d'une grâce à la hauteur des rêves et des exigences artistiques de Polly. Signalons enfin, tant chez Egoyan que Rozema, une commune importance accordée à la texture sonore de leur film. Musique sourde de Michael Danna (**Family Viewing**), qui joue sur la tension, et trame musicale plus diversifiée chez Patricia Rozema (Mark Korven associé à Beethoven et à Léo Delibes) pour conférer à chaque niveau narratif un relief propre, tout en présentant la délicate harmonie de l'ensemble. □

LE CHANT DES SIRÈNES

Canada 1987. Ré: Patricia Rozema. Scé: Patricia Rozema. Ph: Douglas Koch. Mont: Patricia Rozema. Mus: Mark Korven. Int: Sheila McCarthy, Paule Baillargeon, Anne-Marie McDonald 81 minutes, couleur/noir et blanc. Dist: Cinéphile Ltd. Toronto.

FAMILY VIEWING

Canada 1987. Ré: Atom Egoyan. Scé: Atom Egoyan. Ph: Robert McDonald. Mont: Atom Egoyan, Bruce McDonald. Mus: Michael Danna. Int: David Hemblen, Aidan Tierney, Gabrielle Rose. 86 minutes, couleur. Dist: Cinéphile Ltd. Toronto.